[illegible]

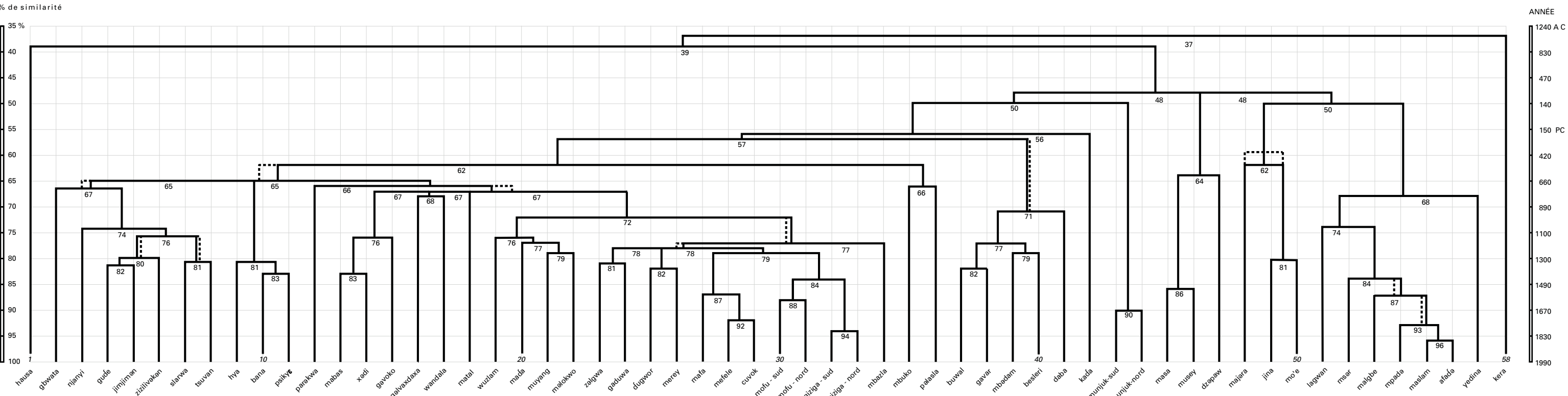


FIGURE 1
Méthode du voisin le plus proche

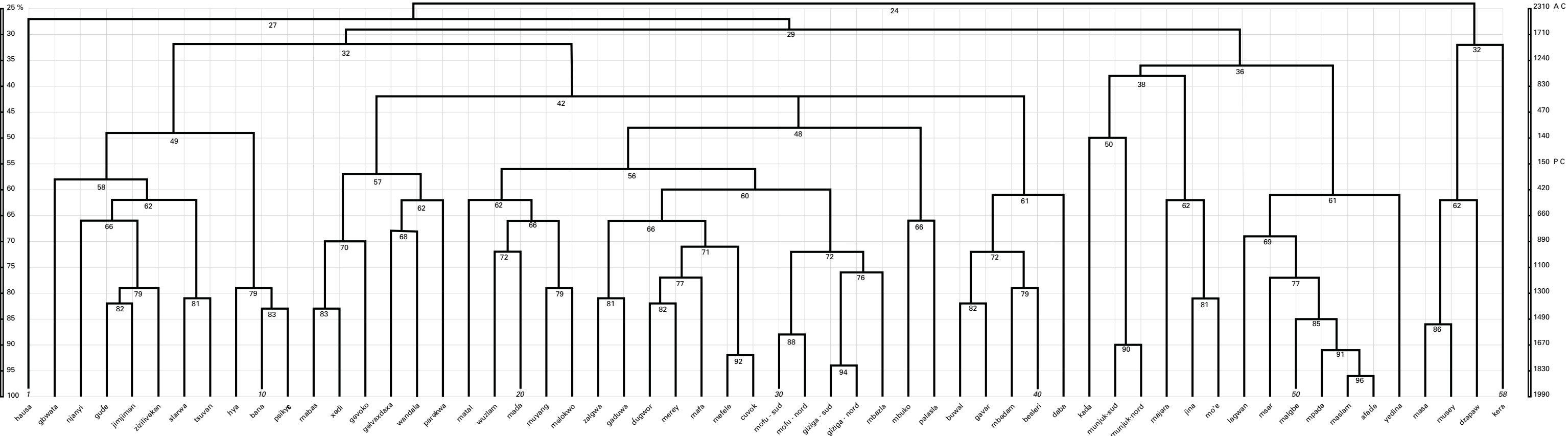


FIGURE 2
Méthode du voisin le plus éloigné

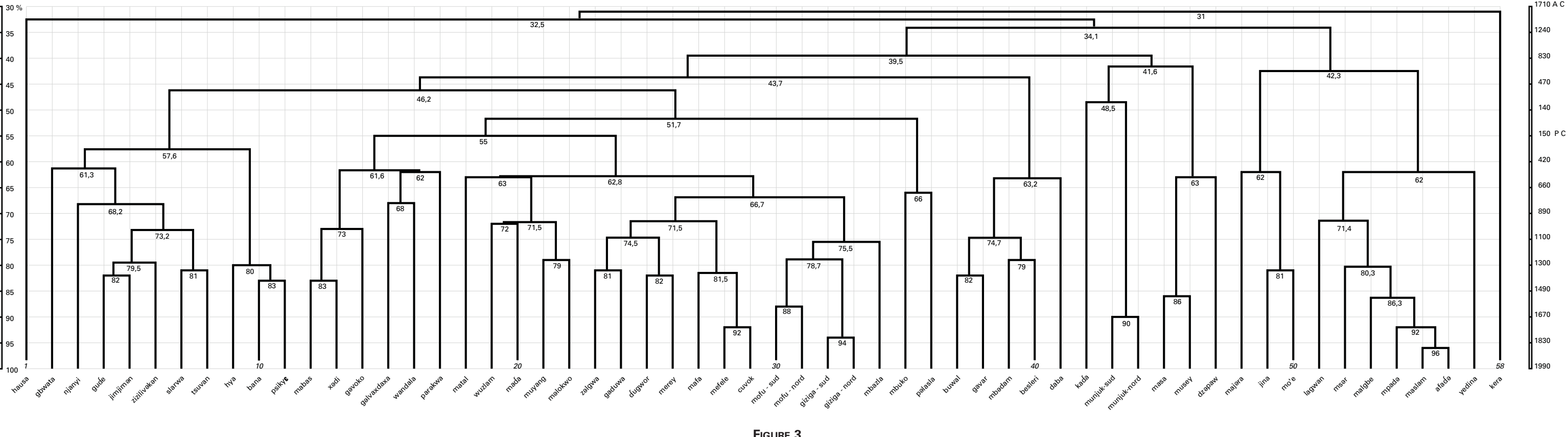


FIGURE 3
Méthode de la similarité moyenne

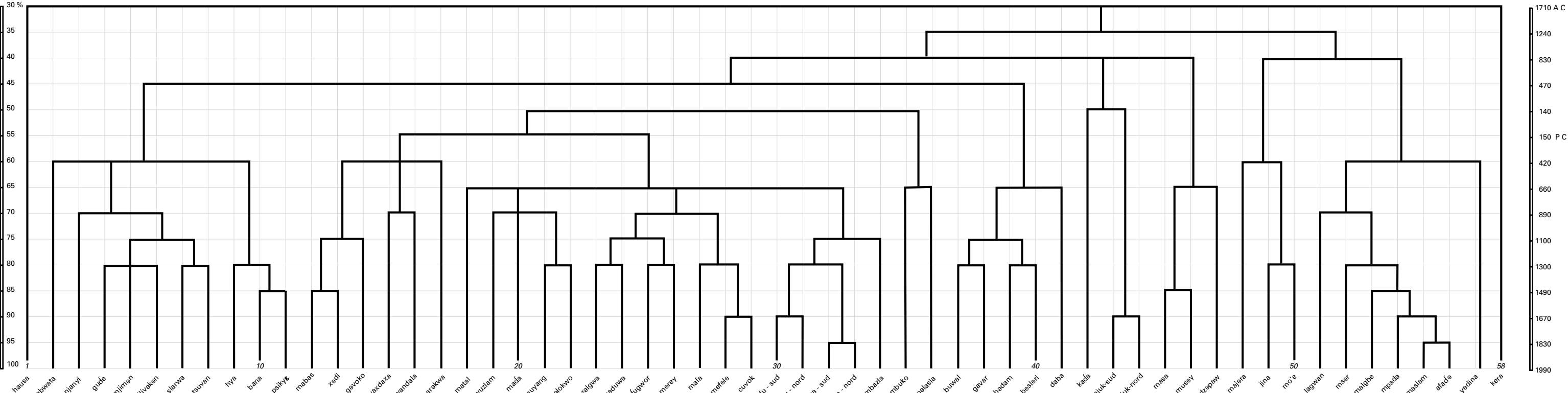


FIGURE 4
Synthèse : méthode de la similarité moyenne simplifiée (rapportée à la demi-dizaine la plus proche)

HS	GBWATA - MARGYI	WANDALA	MAFA	MBUKO	DABA	KD	MUNJUK	MASA	MIDA'A	MANDAGE	KR
----	-----------------	---------	------	-------	------	----	--------	------	--------	---------	----

langues de cette aire (d'où les Fali de Mubi, Fali de Mucella et Fali de Jilvu de la littérature qui parlent tous des langues tchadiques très voisines, et, ce qui peut prêter à confusion vu leur proximité géographique, les Fali des environs de Garoua et Dourbey qui parlent des langues adamawa).

[6] *zizilvakən* : c'est la langue des prétendus « Fali de Jilvu », qui n'est parlé au Cameroun que par quelques centaines de personnes près de la frontière, à l'ouest de Guili, son aire d'extension principale étant au Nigeria autour de la ville de Jilvu.

[7] *slarwa* : les locuteurs du slarwa sont ethniquement identifiés sous le nom de Tchévi, leur plus gros bourg chef-lieu de canton, au sud de l'arrondissement de Bourah. La plupart du temps, ils sont assimilés aux guɛɛ.

[8] *tsuwan* : le tsuwan est parlé dans le massif de Téléki (est du canton de Tchévi), par le groupe connu sous le nom de Tchédé mais traité habituellement comme parties des Gude.

[9] *hya* : cette langue n'est parlée qu'à Amsa, au sud de la zone psikyɛ, à la frontière du Nigeria, à 10 km au sud de Roumsiki. Elle correspond probablement au ghyɛ dont R. MOHRLANG fait un dialecte higi, aux côtés du psikyɛ. Selon nous, le higi (parlé au Nigeria), le psikyɛ et le hya sont trois langues distinctes du groupe margyi.

[10] *bana* : le bana occupe le canton de Guili.

[11] *psikyɛ* : par ce terme nous désignons une langue constituée de trois dialectes au Cameroun : psikyɛ proprement dit, *zlaŋa* et *wula*. Les locuteurs l'appellent « margyi », mais margyi étant par ailleurs le nom d'une langue parlée au Nigeria, nous réserverons cette désignation au sous-groupe qui rassemble les langues hya, bana et psikyɛ. On prononce [psikyɛ] en fin de phrase, [psikɪ] ailleurs. Le ka- de kapsiki marque l'ethnonyme pluriel. Le psɪ kye couvre tout le sud-ouest de l'arrondissement de Mokolo, le long de la frontière nigériane : Roumzou, Mogodé, Roumsiki. Le *zlaŋa* et le *wula* ne sont parlés que dans deux quartiers du village frontière de Oula.

[12] *mabas* : les langues mabas et xadi ne sont parlées que dans deux villages à la frontière du Nigeria, respectivement Mabas et Tourou.

[13] *xadi* : cette langue est plus connue dans la littérature comme étant la langue des Hide de Tourou.

[14] *gəvoko* : le *gəvoko*, parfois appelé « ngosi », est parlé dans le village frontière de Ngosi, en bordure du Nigeria, au nord de Tourou.

[15] *galvaxdaxa* : le *galvaxdaxa*, répertorié jusqu'à présent comme « glavda », est parlé au Nigeria mais quelques personnes sont implantées du côté camerounais de la frontière au sud d'Assigachiga (arr. de Koza).

[16] *wandala* : le wandala est parlé à Mora et dans ses alentours. Cette langue, parlée par les Mandara, comporte trois dialectes : le wandala proprement dit ; le *mura* des Kirdi Mora non islamisés, du massif de Mora ; et le *malgwa* ou *gamergu*, parlé dans la plaine située au nord-est de Mora et au Nigeria.

[17] *parəkwa* : cette langue, connue sous le nom de « podoko » et parlée par les Podokwo, couvre les cantons de Gouvaka, Godigong et Oudjila, à l'ouest et au sud-ouest de Mora.

[18] *matal* : le matal, communément désigné comme « mɔklɛlɛ », se parle dans les cantons de Baldama et Mouklélé, au sud du massif Podokwo. Il est à la charnière, géographique et linguistiquement, des groupes wandala (avec quelques rapprochements lexicaux) et mafa (sur certains traits grammaticaux).

[19] *wuzlam* : cette langue, connue généralement sous le nom d'« ouldémé », est parlée dans le canton de Mayo-Ouldémé.

[20] *madfa* : son aire s'étend sur le rebord oriental des monts Mandara entre le wuzlam et le *zəlgwa*, et gagne sur les plaines voisines.

[21] *muyang* : le muyang est parlé dans les massifs de Mouyengué, Goudouba, Palbara, Gouda-Gouda et dans les plaines environnantes.

[22] *mɔləkwɔ* : l'aire du *mɔləkwɔ* (ou *molko*, *mokyo*) englobe le massif du même nom isolé dans la plaine, à l'est des monts Mandara, entre le mayo Mangafé et le mayo Rané, ainsi que le village de Mokyo et ses alentours (canton de Makalingay). Un dialecte *mɔləkwɔ*, le *mbaka*, est parlé dans l'aire muyang, dans le village de Baka. Ce dialecte a été identifié d'après des indications de C. Seignobos (comm. pers.).

[23] *zəlgwa* : *zəlgwa* (ou *zoulgo*), *minew* (ou *miné*), *gemzek* constituent une langue unique que nous dénommons « *zəlgwa* ». Les parlers *zəlgwa* et *minew* sont très proches. Le *gemzek* constitue un dialecte distinct.

[24] *gaduwa* : le gaduwa n'avait pas été identifié jusqu'alors : ses locuteurs étaient comptés au nombre des *Gemzek* dont ils parlent tous la langue. C'est un cas de bilinguisme déséquilibré qui laisse augurer la disparition rapide de cet idiome parlé dans un seul village : Gadoua.

[25] *dugwor* : le nom de cette langue se prononce [dugwɔɾ] en fin de phrase, [dugur] ailleurs. Les Mofu-Dugur ont pour foyer historique les deux petits massifs de Dougour et Mékéri, au sud du mayo Rané, mais habitent maintenant la plaine voisine (ouest du canton de Tchéré).

[26] *mɛrɛy* : le mɛrɛy est plus connu sous le nom de « mofou de Méri ». C'est une langue distincte du mofu-nord et du mofu-sud.

[27] *mafa* : le terme « mafa », accepté par les intéressés eux-mêmes, doit remplacer « matakam », jugé dépréciatif. Les parlers mafa peuvent se grouper en trois dialectes : ouest (Magoumaz, Mavoumay), centre (Ouzal, Koza, Mokolo, Ldamsay), est (Soulédé, Roua).

[28] *mɛfɛlɛ* : les locuteurs de la langue que nous nommons « mɛfɛlɛ », du nom de son dialecte central, sont tenus pour « Mafa » par l'administration. Cependant, ils ne se disent pas Mafa, et les Mafa les désignent souvent par le terme de *ɓala-hay* (hay est une marque de pluriel), repris en « Boulahay » dans la littérature. L'aire du mɛfɛlɛ est séparée en deux parties par la ville de Mokolo. La plus grande se trouve au sud et sud-est de cette préfecture et inclut notamment les villages de Mɛfɛlé, Sirak et Mouhour. La plus petite, à dix kilomètres au nord-ouest, comprend le village de Shougoulé.

[29] *cuvok* : le cuvok est parlé à Tchouvok et dans les alentours de Zamay.

[30] *mofu-sud* : le mofu-sud, connu aussi sous le nom de « mofou-goudour », est parlé au pied des massifs situés au sud de la Tsanaga jusqu'au mayo Louti (Goudour, Mokong, Zidim, Dimé, Njéléng).

[31] *mofu-nord* : le mofu-nord, ou « mofou-Diamaré », est parlé au nord de la Tsanaga, dans les massifs de Douvanger, Douroum, Wazang. Les appellations « mofu-nord » et « mofu-sud » ont été forgées par nous pour désigner commodément deux langues distinctes bien qu'étroitement apparentées, en l'absence de glossonymes propres qui seraient reconnus par les locuteurs eux-mêmes.

LINGUISTIQUE
LANGUES MATERNELLES
RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE

D. BARRETEAU, M. DIEU

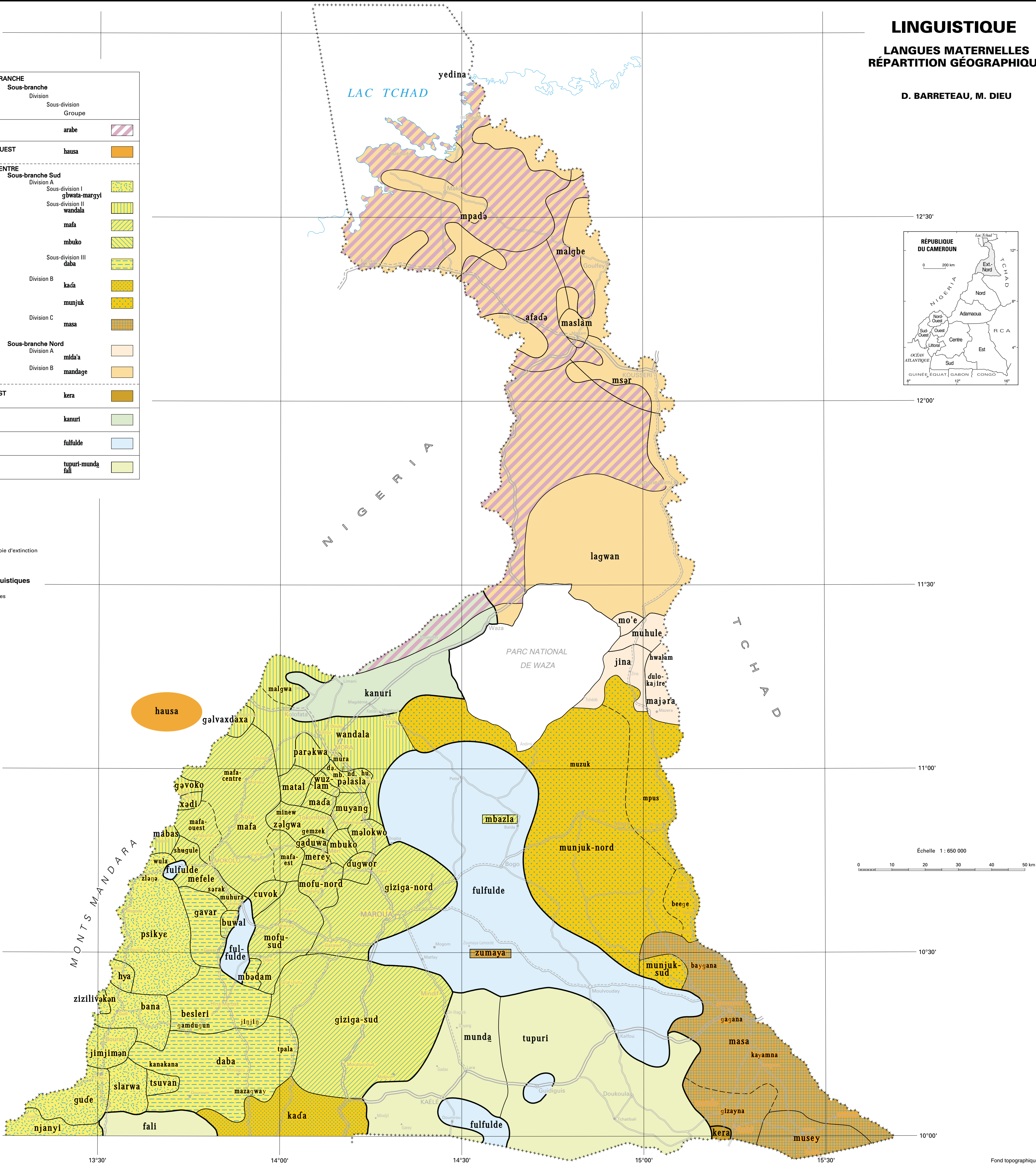
PHYLUM	FAMILLE	BRANCHE Sous-branche Division Sous-division Groupe	
	SÉMITIQUE	arabe	
AFRO-ASIATIQUE	TCHADIQUE	OUEST	hausa
		CENTRE	
		Sous-branche Sud	
		Division A	
		Sous-division I	gbwata-margyi
		Sous-division II	wandala
			mafa
			mbuko
		Sous-division III	daba
		Division B	kada
			munjuk
		Division C	masa
		Sous-branche Nord	
NILO-SAHARIEN	SAHARIENNE	Division A	mida'a
		Division B	mandage
NIGER-CONGO	OUEST-ATLANTIQUE	EST	kera
			kanuri
			fulfulde
			tupuri-munda fali

də. = dɔmwa
mb. = mbɔrem
nd. = ndrem
hu. = hurza
ful. = fulfulde

mbazla
zumaya = Langues en voie d'extinction

Limites d'aires linguistiques

- de familles de langues
- de langues
- de dialectes



Échelle 1 : 650 000
0 10 20 30 40 50 km



Atlas de la Province Extrême-Nord Cameroun

Planche 11

Carte de la Province Extrême-Nord Cameroun, montrant les langues parlées par les populations

[32] *giziga-sud* : il est parlé au sud de Maroua, autour des massifs de Loulou, Moutou-roua, Midjivin. Les différences dialectales entre le mi-Mijivin et le mi-Muturwa (qui inclut le parler de Loulou) sont surtout phonétiques.

[33] *giziga-nord* : le giziga-nord ou mi-marva est la langue originelle des occupants de la région de Maroua, les Bi-Marva. Son aire d'extension est actuellement morcelée du fait de l'implantation des Fulbe.

[34] *mbazla* : la langue mbazla a été signalée sous le nom de « balda » dans le *Hand-book* de WESTERMANN et BRYAN (1952) puis identifiée comme « baldamu » par SEIGNOBOS et TOURNEUX (1984). Son implantation originelle devait se situer autour du massif de Balda. Ses derniers locuteurs connus habitent aujourd'hui à Guirvidig.

[35] *mbuko* : le mbuko se parle dans le massif de Mbokou et dans la plaine avoisinante (canton de Douleke).

[36] *polasla* : ndreme, mbørem, dømwa, polasla et hurza sont cinq dialectes intercompréhensibles mais aucun nom ne désignant leur réunion, nous suivons l'*Atlas linguistique du Cameroun* qui préconise « polasla », du nom du plus actif marché de cette aire culturelle : Mayo-Plata.

[37] *buwal* : le buwal, désigné également comme « gadala », est parlé à Gadala et dans les environs, au sud du canton de Mokolo.

[38] *gavar* : le gavar, désigné parfois comme « kortchi », est la langue originelle du canton de Gavar. À Gawar même habitent maintenant des Fulbe.

[39] *mbadam* : c'est la langue de Boudoum et de ces environs, au sud de Zidim.

[40] *besleri* : c'est le prétendu « hina » ou « daba-hina ». Trois dialectes : le besleri proprement dit occupe la plus grande partie du district de Hina, le gamdugun le sud-ouest de l'aire et peut-être le jɪŋjɪŋ le sud-est.

[41] *daba* : le daba est situé au nord du département du Mayo-Louti et déborde légèrement sur les départements du Mayo-Tsanaga et du Diamaré. Trois dialectes : le kanakana à l'ouest, le mazagway au centre, dans la région de Mousgoy, et le tpala (ou kola) au nord-est.

[42] *kaɗa* : l'appellation « kaɗa » est le glossonyme propre correspondant à la langue parlée par les Gidar. Une autre dénomination courante, « baynawa », veut dire « mon ami » et doit être proscrite au même titre que banana pour les Masa.

[43] *munjuk-sud* : l'appellation « mousgoum » ou « musgum » employée au Cameroun n'est pas utilisée par les locuteurs et « muzuk » ne désigne qu'un des parlers. On a donc, pour désigner la langue dans son ensemble, eu recours à une forme reconstruite « munjuk », sur la racine que l'on retrouve dans l'ethnonyme pluriel « manjakay » (communication de H. Tourneux). Le munjuk-sud n'était pas distingué du munjuk-nord dans nos travaux antérieurs ou, plus exactement, il était inclus dans le masa, presque tous ses locuteurs parlant aussi masa. Les différences constatées entre le munjuk-nord sont du même ordre qu'entre le mefele et le cuvok, le giziga-nord et le giziga-sud, le mpadaɗ et l'afaɗaɗ. Le munjuk-nord est en lui-même un continuum dialectal mais du fait des difficultés d'intercompréhension avec le munjuk-sud, il faut distinguer ces deux langues.

[44] *munjuk-nord* : le munjuk-nord peut se subdiviser en au moins quatre dialectes : le muzuk parlé dans toute la partie ouest (Guirvidig, Kossa) ; le mpus et le bege parlés le long du Logone, le premier au nord (Pouss) et le second au sud (Bégué, Djafga) ; le vulum parlé au Tchad.

[45] *masa* : le masa (ou masana) est parlé au Cameroun et au Tchad. Le masa central est parlé le long du Logone avec trois variantes du nord au sud : baygana, gagana, kayamna. Les dialectes occidentaux (gizayna) et orientaux (gumayna) sont relativement divergents.

[46] *musey* : le musey (ou museyna) est parlé principalement au Tchad mais également au Cameroun, dans le canton de Gobo.

[47] *dzapaw* : le terme « zime », non utilisé au Cameroun, serait approprié pour désigner la langue dont l'aire d'extension déborde largement sur le Tchad et dont le dzapaw (ou lamer), le peve et le taari sont les trois variantes attestées au Cameroun (dépt de la Bénoué).

[48] *majəra* : le majəra est parlé autour de Mazera (sud de l'arr. de Logone-Birni). Trois parlers très proches : majəra proprement dit, d'ulo-kajire, hwalam. Les langues majəra, jina et mo'e constituent le groupe midə'a ou kotoko-sud par opposition au mandage ou kotoko-nord.

[49] *jina* : le jina est parlé autour de Zina. Deux dialectes sont à distinguer : le jina proprement dit au sud et le muhule au nord.

[50] *mo'e* : cette langue, nouvellement identifiée, n'est parlée qu'à Mahé, au nord-est de la réserve de Waza. Tous les Mo'e sont bilingues en lagwan et le mo'e est en voie d'extinction.

[51] *lagwan* : le lagwan est la langue de Logone-Birni et de la partie nord de son arrondissement, des rives du Logone à la frontière nigériane. Les langues lagwan, msər, malgbə, mpadaɗ, maslam et afaɗaɗ relèvent du groupe mandage ou kotoko-nord. Il s'agit bien de six langues distinctes bien qu'étroitement apparentées. On y rattachera le yedina.

[52] *msər* : le msər est la langue originelle de Kousseri et de son arrondissement. La ville même de Kousseri est très cosmopolite.

[53] *malgbə* : c'est la langue de Gouffey et des environs, le long du Chari.

[54] *mpadaɗ* : le mpadaɗ est parlé dans l'extrémité nord du département du Logone-et-Chari et particulièrement autour de Makari.

[55] *maslam* : le maslam est la langue de Maltam, avec une variante proche, le sahu, parlée à Saho à quelques kilomètres au nord.

[56] *afaɗaɗ* : l'afaɗaɗ est la langue de la partie sud de l'arrondissement de Makari centrée sur la localité d'Afaɗé.

[57] *yedina* : le yedina (ou yedina), connu généralement sous le nom de « buduma », est parlé par les iliens du lac Tchad.

[58] *kera* : parlé par de petits groupes dispersés au sud des départements du Mayo-Danay et du Diamaré, son implantation principale est au Tchad. Au Cameroun, un petit groupe est proche de la frontière, au sud de Djondong.

Dynamique des langues

L'extrême diversité linguistique de cette région, l'une des plus fortes au monde, est compensée par un plurlinguisme quasi généralisé. Les locuteurs strictement monolingues sont très rares : ce sont généralement des locuteurs natifs d'une grande langue véhiculaire. C'est ce que confirme une enquête sociolinguistique menée à Maga par D. Barreteau et M. Dieu.

Les bilinguismes peuvent être égalitaires et rester très limités. Ainsi, entre des « petites » ethnies comme les Mofu de Méri et les Zulgo, les contacts sont très fréquents : beaucoup de Méri parlent zalɟwa et réciproquement. Mais le zalɟwa n'est pas connu au-delà de ce voisinage immédiat. Les Musey, Masa, Musgum et Tupuri sont dans ce cas : ils comprennent la langue de leurs voisins, sans nécessairement la parler.

Certains cas de bilinguismes locaux ne sont pas pour autant symétriques. Ainsi, les Mada ont tendance à imposer leur langue à leurs proches voisins, en dehors des Mandara. La réciproque n'est pas vraie : les Mada parlent peu les petites langues voisines comme le polasla, le wuzlam ou le muyang. De même, le giziga est bien compris dans le nord-ouest du Diamaré par les Mofu-Dugur, les Molkwo et même les Mofu de Douvangar descendus en plaine. Le mafa attire vers lui les langues mineures qui lui sont proches comme le mabas, le xadi, le zalɟwa, le cuvok et le mefele. Les Mida'ə (ou Kotoko du sud) sont partagés entre le lagwan au nord et le munjuk au sud, les deux grandes langues voisines. Le tupuri a tendance à se propager à la fois à l'est de sa zone, chez les Wina, et à l'ouest, chez les Mundang.

L'extension géographique de langues comme le giziga-nord, le masa, le munjuk, n'en-traîne pas nécessairement leur adoption par les populations en contact : elles n'ont pas le poids de langues comme le fulfulde. Pour être véhiculaire, une langue doit procurer des avantages à son utilisateur (commerce, pouvoir, religion, etc.).

L'ancienneté d'implantation des langues en présence est un facteur certain de propagation. Le fulfulde et l'arabe ont dû attendre avant de s'imposer comme langue véhiculaire. Par la suite, l'effet est cumulatif : les langues véhiculaires se propagent autant par leurs locuteurs natifs que par les locuteurs non natifs.

Les langues véhiculaires

En règle générale, là où les Fulbe sont en grand nombre comme dans le Diamaré, le fulfulde s'impose et se répand de plus en plus.

Les lieux privilégiés d'échanges dans cette langue sont les marchés, les villes, les écoles. S'y ajoutent les zones nouvelles de peuplement, zones de développement agricole (Maga, Makalingay, Kourgui, Koza). Les lieux de pêche comme les rives du Logone sont aussi des pôles de migration et d'échanges multilingues où le fulfulde tend à jouer un rôle important. Dans les zones à fort brassage ethnique, les échanges entre populations diverses se font évi-demment au moyen des langues véhiculaires. L'exemple le plus frappant est l'ensemble rizi-cole de Maga où les Fulbe sont très peu nombreux mais où le fulfulde tend à s'imposer. Le long des grands axes routiers Waza-Mora-Maroua-Garoua, Maroua-Guivridig-Pouss, Maroua-Mokolo, le commerce se développe et, avec lui, l'utilisation du fulfulde. En revanche, des zones agricoles enclavées, loin des villes, où très peu de Fulbe sont installés, échappent à cette propagation en chaîne du fulfulde.

Dans le détail, nous avons constaté les faits suivants :
Pendant de Maroua, sur la route de Midjivin, Lara, Guidiguis,
— dans des zones peu habitées, où l'on cultive du sorgho de saison sèche, « mil de karal », les Fulbe possèdent souvent les terres. Ils cultivent leurs champs ou le riz cultiver par des Giziga, Mofu, Kera… Ce sont les hommes qui se déplacent pour ce travail saisonnier. Logés et nourris par leurs employeurs, ils parlent tous fulfulde ;
— dans des villages comme Nanikalou, Matfay, Mindif, Dir, Doyang, les Fulbe côtoient des Giziga, Mofu, Kera, Tupuri ou Mundang. Tous parlent fulfulde. Certains Fulbe connais-sent un peu de giziga ;
— à Mogom et Galaré, villages bornouans, on comprend le fulfulde ;
— à Mindif, où les Giziga sont majoritaires, ceux-ci peuvent parler fulfulde tandis que les Fulbe connaissent peu le giziga.

En pays mundang, le fulfulde est en général assez bien connu :
— de Lara à Magrongong, le mundang l'emporte mais le fulfulde est compris ;
— du côté de Garey, Mindjil, Goubara, Tchodé, les hommes mundang connaissent le ful-fulde, les femmes beaucoup moins. De même à Gadas, Zaklang, Kazarao où les Mun-dang sont majoritaires ;
— à Kaélé, ville mundang, des Fulbe tiennent des commerces. Des Mundang et des Giziga se foulbéisent en changeant de religion, de langue, d'architecture et de mode de vie. Ainsi, à Kaélé comme à Doumrou (gros marché local), le fulfulde supplante le mundang sur le marché.

Les Mundang adoptent le fulfulde dans leur rapport avec les Giziga. Le fort taux de scolarisation chez les Mundang devrait avantager le développement du français, mais l'élite ne reste guère sur place et, attirée par la fonction publique, se tourne vers les villes : Yaoundé, Maroua, Garoua. Il est à noter qu'à Kaélé, on entend davantage par-ler français ou mundang sur les cours de récréation que fulfulde, à l'inverse de ce qui se passe à Maroua ou à Garoua.

En milieu tupuri, le fulfulde est parlé par les hommes sur les marchés mais guère par les femmes. En règle générale, les Tupuri apprennent le fulfulde lorsqu'ils sont mêlés à d'autres populations, comme au long de l'axe Yagoua-Moulvouday-Maroua, sinon ils conservent bien leur langue dans leur propre milieu où les Fulbe sont peu nombreux. Dans le pays même, les Fulbe apprennent autant la langue tupuri que l'inverse. Ceci reflète l'histoire où les Tupuri se sont violemment opposés aux Fulbe et ont résisté à l'islamisation. Il y a quelques années, la plus grande partie du marché local était entre les mains des Fulbe : aujourd'hui, la situation s'inverse au profit des Tupuri. En expansion démographique, les Tupuri s'étendent sur leurs marges en assimilant les Wina et Mundang voisins. On trouve des colonies importantes de Tupuri en dehors de leur région d'origine, par exemple à Maga, jusqu'en 1989. Ils y restent très groupés mais se mettent au fulfulde pour échanger avec les autres populations. Avec les Masa, les contacts, peu nombreux, se font soit en masa, soit en tupuri.

En zone masa, le fulfulde n'est guère parlé que par une minorité urbanisée. Dans leurs contacts avec les populations voisines, les Masa utilisent soit leur propre langue, soit la langue de leurs interlocuteurs directs (munjuk, tupuri, musey). En revanche, les nombreux Masa émigrés vers Moulvouday, Bogo, Maga, Maroua, apprennent le fulfulde.

L'aire d'extension du munjuk est très vaste : depuis Pouss à l'est jusqu'à Kossa à l'ouest, Zina au nord et Doreissou au sud. Mais le munjuk ne s'impose nullement comme véhiculaire. Tout au plus, son influence s'exerce dans des zones de contact immédiat, au nord avec le majəra et le jina, au sud avec le masa. La situation de bilinguisme est favorable au munjuk dans le nord, équilibrée dans le sud.

Au nord de Pouss, dans une zone difficile d'accès, où Arabes et Fulbe sont peu nom-breux, la situation n'est pas à l'avantage des grandes langues véhiculaires. Chez les Kotoko du sud, le lagwan au nord et le munjuk au sud sont mieux connus que l'arabe et le fulfulde.

Dans la région de Guirvidig, Maga, jusqu'à Pouss, le fulfulde acquiert peu à peu un stat-ut véhiculaire, en particulier dans la zone cosmopolite de Maga où les échanges intereth-niques se font principalement en cette langue dans les rizières comme sur le marché.

Dans le Diamaré, le fulfulde s'impose très nettement et la situation continue à évoluer dans ce sens. Ainsi, nous avons pu observer des locuteurs mofu ou giziga se parlant entre eux en fulfulde, ce qui n'était pas le cas dans les années 1970. Le fulfulde devient alors plus qu'une langue véhiculaire, c'est la langue de la vie quotidienne. Ce type de concurrence pré-vaut avec le giziga (nord et sud), le mofu (nord et sud), le dʉgwor, le mʉlɔkwo. La situation semble identique avec le gavar, le cuvok, le besleri, le daba et le kaɗa. Les habitants des plaines sont plus touchés que les montagnards.

En pays kapsiki, sur la route de Mokolo-Roumsiki, à Kosséhône, à Roumzou, Mogodé et Sir, le fulfulde est connu. Les Fulbe, installés depuis longtemps comme éleveurs-commerçants, sont présents sur tous les marchés. À Sir, en plein milieu kapsiki, tous les jeunes connaissent le fulfulde, ainsi qu'une partie des anciens et quelques femmes. Il y a donc des distinctions à faire selon les générations et le sexe.

Chez les Bana, les Jimi et les Gude, le fulfulde est également bien employé, en concu-rrence toutefois avec le hausa pour les frontaliers.

Dans la partie septentrionale de sa zone d'influence, le fulfulde entre en concurrence avec le wandala.

— Chez les Mofu Dugur et Mofu Meki, les gens comprennent et parlent le fulfulde mais non le wandala. Les personnes âgées ont davantage de peine à employer le fulfulde ;
— chez les Molkwo, beaucoup pratiquent le fulfulde, peu le wandala ;
— chez les Muyang, on comprend à la fois le fulfulde et le wandala : les Mandara sont les voisins immédiats à Makalingay et à Mémé ;
— à partir de Mémé, jusqu'à Mora, on entre dans la zone wandala. La grande majorité des populations — Urzo, Muyang, Mada — comprend et parle wandala tandis que certains comprennent un peu de fulfulde. Des Fulbe sont installés le long du mayo Mangalé ;

— dans la région du Centre-Massif, la limite d'influence passe par les Zulgo où l'on parle davantage fulfulde que wandala, sauf en plaine : le wandala est parlé à Tokombéré par exemple.

Dans la zone mafa, nous avons procédé à des sondages pour caractériser l'emploi véhi-culaire du fulfulde et du wandala, en croisant l'âge des locuteurs : (« jeunes » de 15 à 40 ans / « vieux » de plus de 40 ans) et le degré de connaissance des langues (parle très bien / parle un peu / comprend quelques mots). On peut en tirer les conclusions suivantes :

— dans l'ensemble, le fulfulde serait plus connu que le wandala ; il est compris presque par-tout tandis que le wandala l'est surtout dans la moitié nord (Kouyapé, Mozogo, Ouzal, Koza, Gousda, Djinglia) ;
— la différence entre les générations (70 % des jeunes auraient une certaine connaissance du fulfulde contre 45 % des vieux) témoigne de la vitalité du développement récent du fulfulde dans la zone. Il y a moins de différence pour le wandala (60 % des jeunes / 45 % des vieux), langue régionale pratiquée depuis longtemps ;
— le wandala est bien connu dans sa zone d'influence : le fulfulde serait connu plus super-ficiellement ;
— les villes et marchés (Mokolo, Soulédé, Koza…) favorisent le développement des langues véhiculaires ; leur usage tend à diminuer lorsqu'on s'éloigne de ces centres ou des axes de communication (tabl. I).

TABLEAU I Comparaison entre les compétences en fulfulde et en wandala en pays mafa (%)

	Parlent très bien ou un peu		Comprennent au moins quelques mots	
	fulfulde	wandala	fulfulde	wandala
Roua	35	10	72,5	27,5
Soulédé	52,5	4	72,5	9
Mokolo	47,5	4	70	10
Dimbouloum	29	1	54	2,5
Djinglia	20	16	50	53,5
Gousda	37,5	50	72,5	70
Koza	42,5	65	62,5	95
Ouzal	27,5	52,5	60	75
Mozogo	32	50	65	90

Le wandala

Le wandala est compris et parlé par les montagnards des environs qui viennent au mar-ché de Mora. Selon A. KORDASS et M. ANNETT (1977), 50 % des Podokwo et Muyang parlent wandala, 70 % des Muktele, Mada et Uldeме, et 80 % des Ndreme. Là aussi les femmes semblent moins bilingues que les jeunes et les hommes. Il faut souligner la concurrence du fulfulde même dans la ville de Mora avec l'afflux de commerçants peuls et de fonctionnaires tupuri, mundang ou sudistes qui préfèrent apprendre le fulfulde plutôt que le wandala dont l'intérêt leur semble géographiquement limité.

Quant aux Mada, nous avons déjà mentionné leur position relativement dominante vis-à-vis de leurs voisins non islamisés : ils conservent volontiers leur propre langue en s'adres-sant à eux, ceux-ci connaissant plus ou moins le madaɗ. En revanche, beaucoup de Mada pra-tiquent le wandala lorsqu'ils vivent en plaine ou en contact avec des Mandara ; peu d'entre eux comprennent le fulfulde.

Les Muktele ont peu de contacts avec les Mandara, sauf peut-être en plaine, sur le mar-ché de Kouyapé. Ils comprennent un peu le wandala.

Le kanuri

Bien que le Bornou ait été, pendant tout le XVIII^e siècle, le suzerain de cette région et que des colonies bornouanes importantes aient suivi les Fulbe dans leur implantation au XIX^e siècle, possédant le monopole du commerce et de l'artisanat, on ne peut qu'être surpris que le kanuri n'ait pas été adopté comme langue véhiculaire. Langue de grande extension au Nigeria, il est peu compris et peu parlé au Cameroun sinon par les Bornouans eux-mêmes qui semblent s'adapter aux langues environnantes comme le fulfulde, l'arabe, le wandala voire le munjuk. En général, on observe donc des situations de bilinguisme équilibré avec toutes les langues de cette région. C'est seulement là où les Bornouans eux-mêmes sont implantés, au nord de Mora, chez les Gamergu, et dans la région de Kossa, que le kanuri peut être consi-déré comme véhiculaire.

L'arabe

L'arabe est la langue véhiculaire du département du Logone-et-Chari. Il est compris et parlé par tous les Kotoko. Les locuteurs de langues kotoko différentes (mpadaɗ, afaɗaɗ, maslam, msar, lagwan) se parlent et se comprennent en arabe. Il arrive, bien sûr, qu'un Kotoko de tel endroit connaisse la langue kotoko de tel autre endroit, mais, en règle générale, ils communiquent volontiers en arabe. Les contacts avec les Arabes, disséminés dans l'ensemble du département, sont fréquents et déjà anciens.

Les Bornouans qui habitent dans les villages kotoko, connaissent un peu les langues kotoko mais préfèrent parler arabe. Autour des villages kotoko, il y a afflux de populations hétérogènes tels les Kim et Sara du Tchad, les Masa, les Musgum, etc. Tous contribuent au développement de la langue véhiculaire. Les Arabes, eux, ont leurs propres « villages » mais, sur les marchés, ils se retrouvent très nombreux, mêlés aux autres populations.

Concernant les limites méridionales de l'arabe, nous observons que :
— dans le département du Mayo-Sava, l'arabe domine dans le canton de Boundéri. Ailleurs, les Arabes parlent fulfulde, kanuri ou wandala comme langue seconde, tandis que les autochtones parlent très peu arabe. Pour schématiser, on peut dire que l'arabe véhiculaire ne dépasse pas la région de Waza : au sud de cette zone, les Arabes sont minoritaires, et le fulfulde ainsi que le wandala et le kanuri freinent son avance ;
— à l'est, l'arabe, on l'a vu, est attesté jusqu'à Maga et Pouss. Les Musgum de Pouss et de Maga, qui ont résidé à Kousseri ou à N'Djamena, ou ont été en contact avec des Arabes, ainsi que les Kotoko du sud pratiquent plus ou moins cette langue. Mais l'arabe n'a guère une fonction véhiculaire dans cette zone.

Les limites d'influence de l'arabe et du fulfulde

À défaut d'enquêtes quantitatives précises, il est difficile de tracer la limite entre les aires d'influence de l'arabe et du fulfulde. Toutefois, on peut dire que la limite du fulfulde semble passer au sud de la réserve de Waza, au nord d'une ligne Magdémé-Kossa-Djaoudé-Andirni-Maga-Pouss. Le fulfulde s'impose encore dans la bourgade cosmopolite de Waza. La limite de l'arabe comme langue véhiculaire se situerait au nord de la réserve, à la latitude de 11°30', englobant, de fait, toute l'aire mandage (kotoko nord).

Dans cette zone de situation linguistique mouvante et complexe, nous avons effectué quelques sondages pour préciser l'emploi des langues premières et des langues secondes au long des routes Doulo-Magdémé-Kossa-Djaoudé-Petté et Guirvidig-Andirni-Tchédé.

Sur les 57 villages concernés, 26 sont mono-ethniques, 22 bi-ethniques, 8 tri-ethniques, un (Kossa) regroupe 4 ethnies. Plus de la moitié des villages sont donc pluri-ethniques. Le plus souvent, cette hétérogénéité exceptionnelle se traduit par des situations locales de bilin-guisme. Ainsi, à l'ouest et au sud de la réserve, le wandala (Doulo, Magdémé), le kanuri (Doulo, Magdémé, Kossa, Djaoudé, Igawa, Alagarno) et l'arabe (Magdémé, Kossa, Alagarno) ne sont parlés comme langues secondes que lorsqu'il y a des représentants de ces différentes langues dans les villages : bilinguisme de contact. En revanche, dans un certain nombre de cas (Doulo, Magdémé, Wambaré, Kaslari, Blamadrî, Djaoudé), le fulfulde apparaît comme langue seconde même en l'absence de locuteurs natifs : bilinguisme de type véhiculaire. À l'est de la réserve (Djégéré, Tchédé), l'arabe concurrence le fulfulde dans cette fonction véhi-culaire. Manifestement, cette situation complexe qui résulte, rappelons-le, de contacts entre populations relevant de familles linguistiques totalement différentes, n'est pas stabilisée. Dans un avenir proche, on peut s'attendre à ce que les situations locales de bilinguisme cèdent le pas devant les langues véhiculaires de grande extension que sont le fulfulde et l'arabe.

Niveaux de connaissance des langues véhiculaires

Pour décrire complètement la situation, il faudrait préciser le pourcentage de locuteurs qui pratiquent telle langue véhiculaire (estimation quantitative), évaluer leur degré de compé-tence (appréciation qualitative) et affiner ces analyses en stratifiant la population par sexe et classes d'âge. Nous ne disposons pas d'informations aussi complètes sur l'ensemble du domaine. Cependant, en plus des résultats déjà cités à propos du wandala et du fulfulde dans la zone mafa, nous pouvons faire état d'une enquête réalisée sur le périmètre rizicole de la Semry en novembre 1987, incluant les aspects, quantitatif (questionnaire administré à 950 personnes) et qualitatif (test sur 120 personnes).

Tableau II <p>Compréhension du fulfulde à Maga</p> Enquête sociolinguistique réalisée auprès des riziculteurs de Maga en novembre 1987				
	Déclarent parler fulfulde		Test de compréhension	Estimation globale
	bien (%)	bien ou un peu (%)	moyenne obtenue (sur 10)	% de ceux qui ont obtenu une moy. > 7,5
Bornouans	25	84,4	8,3	72,7
Masa	22,4	76,9	7,4	57,1
Wina *	14,8	66,6	7,2	60
Arabes	17,2	58,6	7,7	60
Musgum	6,9	63,3	7,2	50
Tupuri	20,4	59,8	6,9	52,4
Kotoko	3,4	79,3	6,4	37,5
Divers**	31	83,3	8,4	76,9
				64

* Les Wina parlent un dialecte masa.
** La catégorie « divers » regroupe toutes les ethnies allogènes minoritaires à Maga : Giziga, Mofu, Kera, Sara, Mundang, etc.
En multipliant les pourcentages des colonnes 2 et 4, on obtient (colonne 5) une estimation en pourcentage de ceux qui auraient obtenu au moins 7,5/10 au test, c'est-à-dire, vu la nature du test, de ceux qui peuvent comprendre un discours suivi en fulfulde.

Au vu du tableau II on peut regrouper les populations en trois catégories d'après leur pratique du fulfulde (colonne 5) : plus de 60 % : Bornouans et divers ; 40 % : Masa et Wina ; entre 30 et 33 % : Arabes, Musgum, Tupuri, Kotoko.

Les populations qui maîtrisent le mieux le fulfulde sont celles qui ont été au contact de Fulbe depuis longtemps (Bornouans et populations du Diamaré). Inversement, les populations récemment implantées à Maga et (ou) qui proviennent de zones hors de l'aire d'influence du fulfulde maîtrisent mal cette langue (Arabes, Tupuri, Kotoko). Quant aux déterminants indivi-duels, nous avons noté que les personnes qui ont résidé dans un milieu fulbe pendant au moins cinq ans ont acquis une maîtrise correcte de la langue.

La confrontation des colonnes 2 et 5 est riche d'enseignements : se contenter des réponses des locuteurs eux-mêmes sur leur compétence en fulfulde serait tromper. L'exemple des Kotoko est frappant : 79,3 % déclarent parler le fulfulde mais 37,5 % seulement obtien-nent une bonne moyenne au test, ce qui abaisse considérablement leur score global. Cela signifie que la plupart d'entre eux n'ont qu'une connaissance superficielle de la langue : les salutations, les noms des marchandises usuelles, les prix. C'est le « fulfulde de marché ». Cela vaut certainement pour d'autres populations qui n'ont que de rares contacts avec les Fulbe, contrairement aux populations du Diamaré par exemple.

Le français et la scolarisation

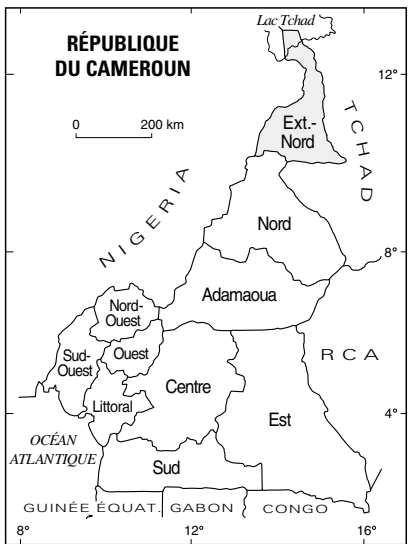
Situation du Cameroun septentrional

Le français est la langue officielle qui a cours dans le nord du Cameroun. C'est la langue de l'enseignement public.

L'enquête de Maga l'a vérifié : statistiquement, le degré de connaissance du français est directement corrélé au taux de scolarisation. Les personnes qui ont atteint le niveau du CE2 ou du CMI ont une connaissance suffisante du français pour tenir une conversation ou suivre une formation dans cette langue.

Nous ne disposons pas d'estimation sur la population de l'Extrême-Nord qui a atteint ce niveau scolaire pour l'ensemble de la province, mais nous pouvons nous référer aux taux de scolarisation et d'analphabétisme fournis par le *Recensement général de la population et de l'habitat d'avril 1976* ⁽²⁾. L'examen détaillé de ces chiffres donne une idée du niveau de pénétration du français avec les variations régionales, selon le sexe et selon le milieu (citadin ou rural).

Tout d'abord, la région septentrionale est de loin la plus en retard dans le développe-ment scolaire : 21,9 % de scolarisés parmi la population de 6 à 14 ans, 88,6 % d'analpha-bètes parmi les 10 ans et plus, soit seulement 11,4 % d'alphabétisées (tous niveaux confon-dus), donc une personne sur dix ayant une quelconque connaissance du français en 1976 (tabl. III).



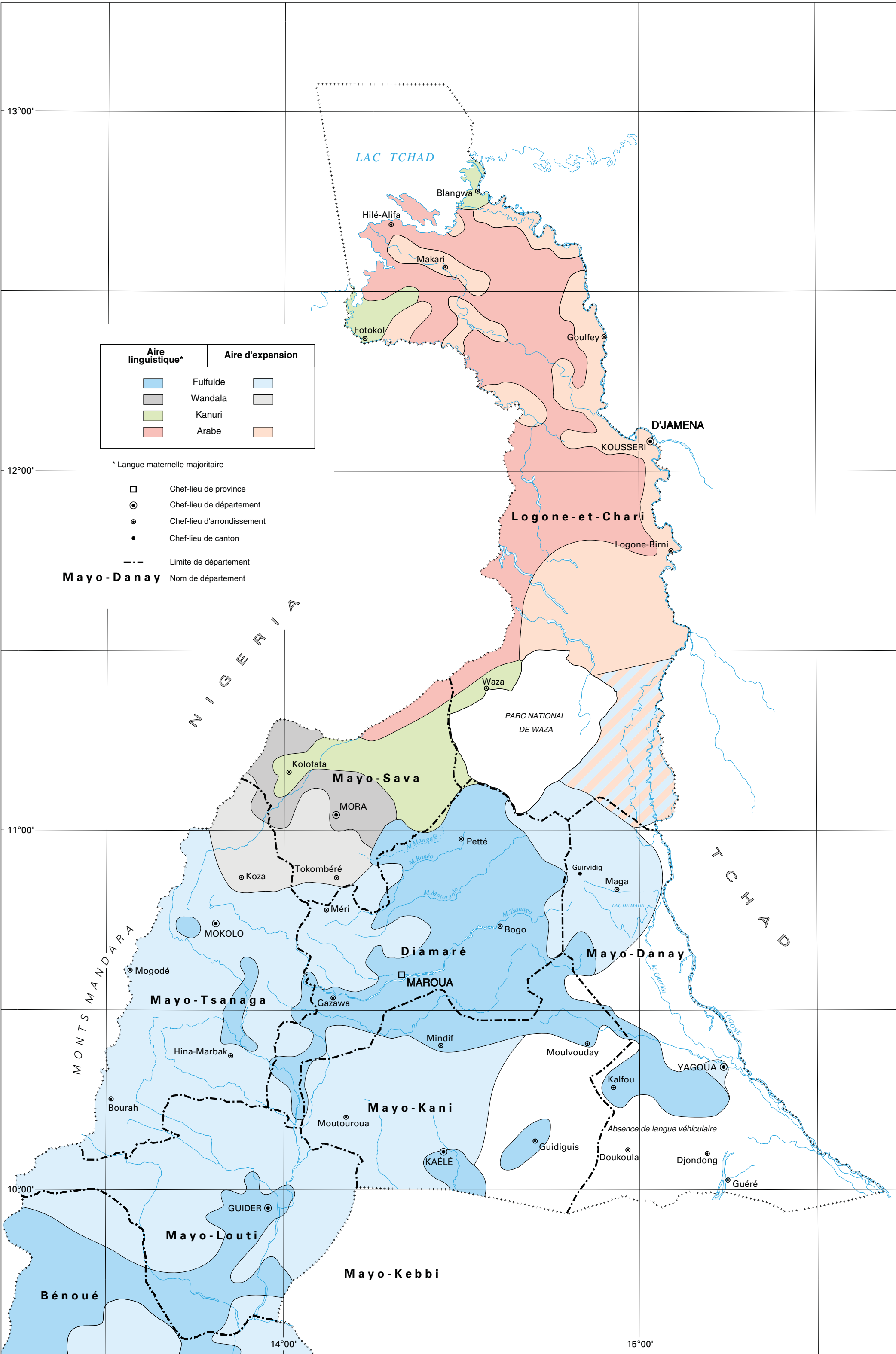
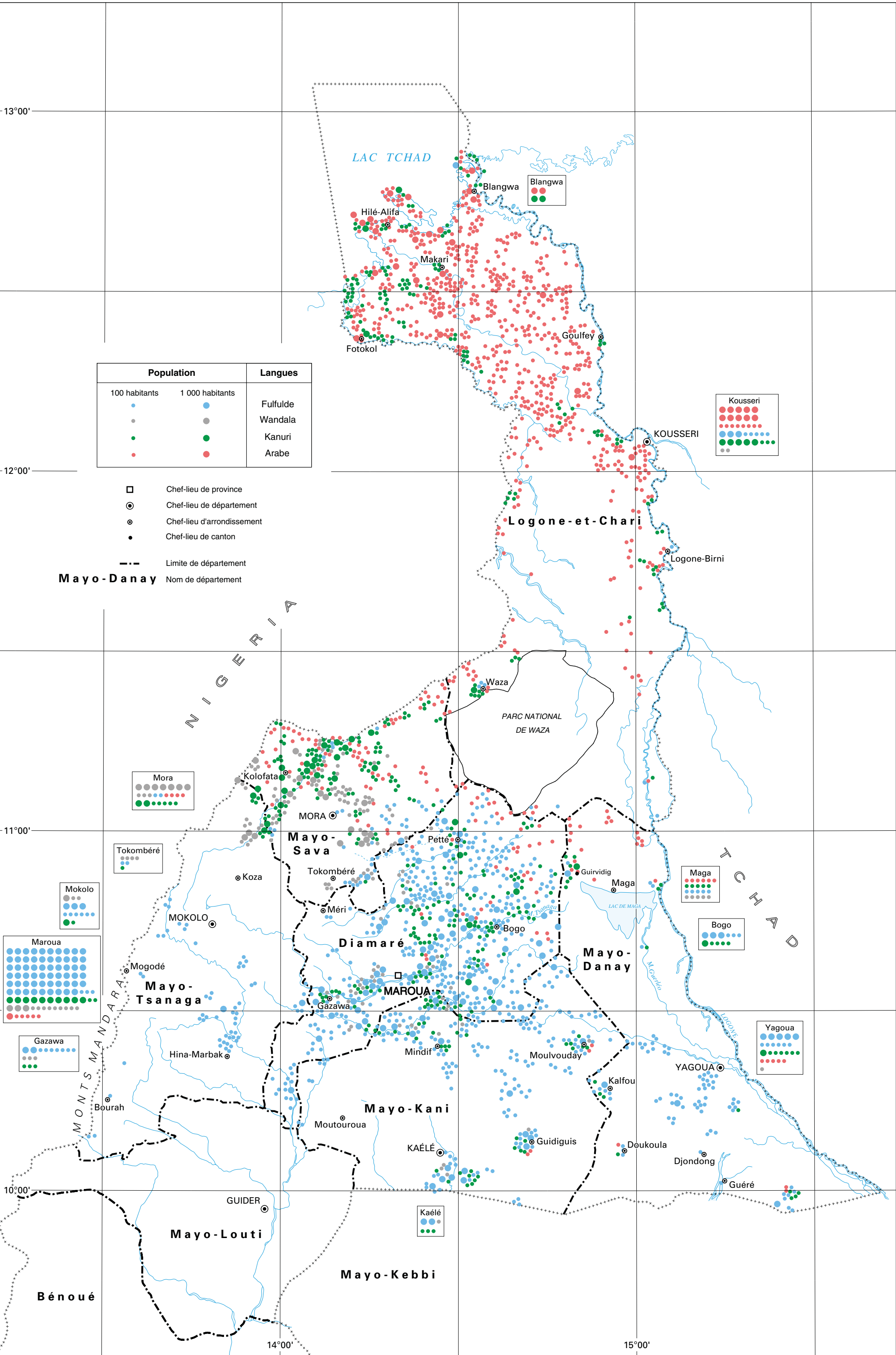
LINGUISTIQUE

LANGUES MATERNELLES
ET VÉHICULAIRES

D. BARRETEAU, M. DIEU, R. BRETON
(1995)

LES LANGUES MATERNELLES : nombre de locuteurs

LES LANGUES VÉHICULAIRES : aires d'influence



Échelle 1 : 1 000 000

0 10 20 30 40 50 km



ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN

Planche 11

Contrairement aux autres provinces, les différences entre les sexes sont très accentuées dans le Nord en ce qui concerne la scolarisation (deux fois plus de garçons que de filles sont scolarisés). En revanche, l'analphabétisme touche aussi bien les hommes que les femmes (82,6 % contre 94,2 %).

De même, l'opposition entre milieu citadin et milieu rural est très nette dans le Nord, alors que dans les autres provinces, ce sont plus les taux d'analphabétisme qui varient selon le milieu que les taux de scolarisation. Cela dénote des stades de développement scolaire différents : la scolarisation touche d'abord les populations citadines et masculines.

Situation dans les différents départements de l'Extrême-Nord

En 1976, de tous les départements de l'Extrême-Nord (tabl. IV), celui du Margui-Wan-dala (divisé depuis en Mayo-Tsanaga et Mayo-Sava) présente le taux de scolarisation le plus faible (11,9 %).

Les différences y sont très nettes entre le milieu citadin et le milieu rural (54,3 % contre 11,1 %) de même que dans le Logone-et-Chari (48,6 % contre 15,5 %). C'est en milieu rural que les différences entre les sexes sont le plus prononcées. Ainsi dans le Mayo-Danay 34,4 % de garçons contre 7,2 % de filles sont scolarisés.

Des taux de scolarisation et d'analphabétisme par arrondissements (tabl. V et fig. 6, 7), on peut retenir que :

- les régions mundang et tupuri (arr. de Kaélé et de Kar-Hay) se détachent nettement de tout le reste (plus de 30 % de scolarisés, moins de 80 % d'analphabètes) alors que les zones de montagne (Mokolo, Mora, Méri) et les plaines rurales islamisées (Mindif, Bogo, Makari) sont très peu avancées (entre 16 et 10 % de scolarisés, plus de 90 % d'analphabètes) ;
- rappebons que dans le Logone-et-Chari et dans le Mayo-Danay, les différences sont très fortes entre milieu rural et milieu urbain. Hors les villes (Kousseri, Yagoua), les chiffres seraient certainement beaucoup plus faibles qu'ils ne paraissent dans leur globalité.

TABLEAU IV <p>Taux de scolarisation et d'analphabétisme</p> Synthèse par département Variations selon les sexes et l'habitat							
		Scolarisation			Analphabétisme		
		masc.	fém.	ensemble	masc.	fém.	ensemble
Diamaré	total	32,4	14,8	24,0	82,3	94,7	88,8
	urbain	47,2	33,4	40,6	73,1	89,0	81,3
	rural	29,4	11,1	20,6	84,5	96,0	90,5
Mayo-Danay	total	36,4	9,6	23,7	78,4	96,2	87,6
	urbain	62,3	43,4	53,7	59,0	83,8	71,1
	rural	34,4	7,2	21,5	79,9	97,1	88,9
Logone-et-Chari	total	22,3	15,8	19,3	89,2	94,7	91,9
	urbain	54,4	42,5	48,6	68,8	84,0	76,2
	rural	18,4	12,1	15,5	91,8	96,0	93,9
Margui-Wandala	total	15,7	7,7	11,9	90,6	96,9	94,0
	urbain	62,2	45,1	54,3	57,7	81,5	70,1
	rural	14,7	7,0	11,1	91,3	97,2	94,4

Source : Recensement général de la population et de l'habitat, avril 1976.

TABLEAU V <p>Taux de scolarisation et d'analphabétisme par arrondissement</p>			
	Scolarisation	Analphabétisme	
Diamaré			
Bogo	15,9	96,4	
Kaélé	35,7	80,4	
Maroua	21,7	89,9	
Méri	11,8	92,3	
Mindif	14,5	92,6	
Mayo-Danay			
Kar-Hay	30,4	82,6	
Yagoua	20,4	89,4	
Logone-et-Chari			
Kousseri	29,6	87,4	
Makari	14,3	94,4	
Margui-Wandala			
Mokolo	11,9	94,0	
Mora	12,0	93,9	

Source : Recensement général de la population et de l'habitat, avril 1976.

Degrés de pénétration du français

Ces données corroborent ce que l'on sait généralement des variations de la pénétration du français :

- selon les régions : le Nord du Cameroun est très en retard par rapport au Sud ;
- selon l'âge : les jeunes générations, plus scolarisées, parlent davantage le français ;
- selon le sexe : les garçons maîtrisent davantage le français que les filles, phénomène particulièrement marqué en milieu rural ;
- selon le milieu : dans les villes, le mélange des populations, le contact avec les centres administratifs, la variété et l'importance des infrastructures scolaires, font que le niveau scolaire est meilleur et que le français est davantage utilisé ;
- selon des facteurs ethniques et religieux : certaines populations comme les Tupuri, les Mundang ou les Mada, sont plus ouvertes à l'enseignement scolaire et à la pratique du français. Elles ont été touchées depuis longtemps par l'action des missionnaires.
- L'enquête de 1987 sur les riziculteurs de Maga va dans le même sens (tabl. VI). Elle met en évidence de grandes différences selon l'origine ethnique quant à la scolarisation et à la connaissance du français. Les populations les plus scolarisées (plus de 20 %) sont les Tupuri et « divers » ; ce sont eux qui parlent le plus le français (entre 47 et 43 %). Les moins scolarisées (moins de 5 %) sont les Arabes, les Kanuri et les Bege ; ce sont eux qui connaissent le moins le français (moins de 10 %).

Place des langues dans le développement

Pour conclure sur la dynamique des langues, nous donnerons quelques éléments de réponse à des questions de politique linguistique.

Diversité et richesse du patrimoine

La langue est partie intégrante de la culture d'une population, au sens fort, car si la langue disparaît, la culture ne tarde pas à se désintégrer comme on le constate aujourd'hui chez les Zumaya ou les Mbazla (Baldamu). Les populations qui adoptent le fulfulde, l'arabe ou le wandala comme langue première changent en même temps de mode de vie, de religion, en reniant leurs anciennes valeurs, leur histoire, l'essentiel de leur identité.

La grande diversité linguistique de l'Extrême-Nord témoigne et fait partie de la richesse culturelle de cette région. Conceptions du monde, rapports sociaux, histoire, perception du milieu naturel, techniques de production, tout passe à travers la langue. Face à cette réalité, la tâche première des linguistes et des anthropologues est d'inventorier, de décrire, de comparer les langues et les traditions orales. Dans cette perspective, toutes les populations, toutes les langues ont la même importance et valent d'être étudiées. La tâche est immense et urgente car nombre de « petites »langues sont condamnées à brève échéance.

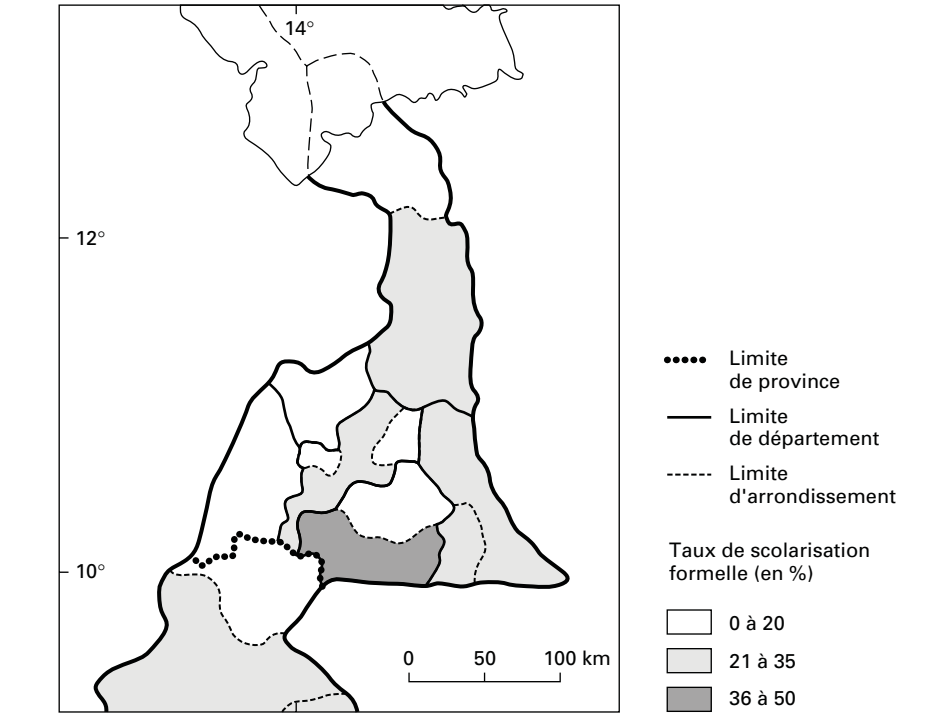


FIGURE 6

Taux de scolarisations des enfants de 6 à 14 ans
Source : Recensement général de la population et de l'habitat, avril 1976.

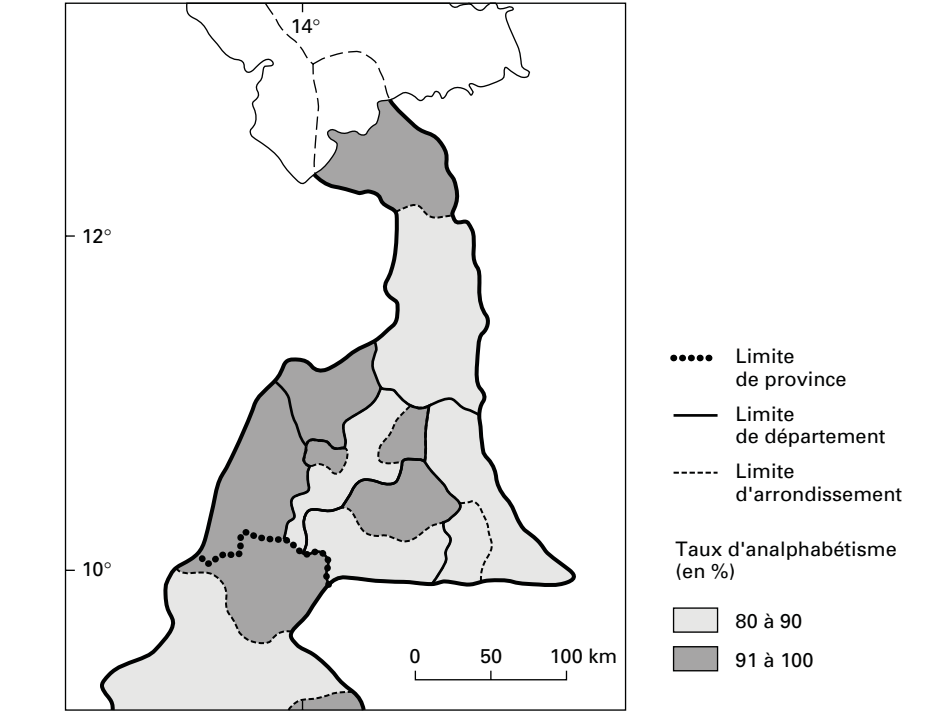


FIGURE 7

Taux d'analphabétisme des enfants de 10 ans et plus.
Source : Recensement général de la population et de l'habitat, avril 1976.

Extension des langues véhiculaires

Si la fragmentation linguistique peut s'expliquer, historiquement, par un mode de vie isolationniste, notamment en milieu montagnard, actuellement les facilités de communication, l'attraction des villes (emploi, scolarisation) et la recherche de terres agricoles entraînent de nouvelles migrations vers la plaine et vers le sud qui accroissent le brassage ethnique. Dans la mesure où ces migrations se font à l'échelle de la région, les grandes langues véhiculaires régionales en profitent : fulfulde, arabe. Leur acquisition se fait oralement. Une bonne maîtrise suppose des contacts réguliers avec les locuteurs natifs (Fulbe, Arabes) et une longue présence dans le milieu (de trois à cinq ans).

Il y aurait encore à mener beaucoup d'études détaillées par cantons et par ethnies pour évaluer les niveaux de connaissance des langues véhiculaires sur les plans quantitatif et qualitatif. Resterait aussi à compléter les études descriptives et à rédiger avec des pédagogues des manuels didactiques et des ouvrages de vulgarisation. Car jusqu'à présent ces langues, arabe classique mis à part, sont très peu enseignées et très peu lues.

L'enseignement des langues

Dans l'Extrême-Nord, les taux de scolarisation encore très faibles entraînent un bas niveau de connaissance du français et il serait tout à fait illusoire, dans certaines zones, de miser à court terme sur l'utilisation du français pour promouvoir le développement d'un secteur donné, d'autant que parmi les populations concernées (agriculteurs, ouvriers), les scolarisés sont en nombre très limité. C'est le cas à Yagoua où, dans le cadre d'un projet de restructuration du milieu paysannal, la Semry a soutenu des recherches sur la langue masa, édité des manuels didactiques et organisé des stages d'alphabétisation et de formation dans cette langue. Des actions similaires pourraient fort bien être menées ailleurs, surtout lorsque l'on touche des masses de populations importantes, homogènes et peu scolarisées (Mafa, Musgum, Arabes, Mandara, Giziga, etc.).

Dans l'enseignement primaire, la psycho-linguistique l'a démontré, les jeunes élèves apprendraient à lire et à écrire beaucoup plus rapidement dans leur langue maternelle ; et ils passeraient ensuite, armés de cet acquis, à l'apprentissage de la langue officielle. Dans l'Extrême-Nord, compte tenu des travaux disponibles ou en cours, une vingtaine de langues pourraient être, à moyen terme, dotées de manuels didactiques et de vulgarisation, et servir ainsi de vecteur d'enseignement initial.

Quant à l'utilisation des langues véhiculaires pour l'alphabétisation des adultes, elle peut poser des problèmes. D'ordre technique d'abord : on perd tout l'avantage qu'il y a à utiliser la langue maternelle. Comment enseigner, par exemple, la longueur vocale ou les accords de classes du fulfulde à des élèves qui n'ont jamais acquis ces distinctions? L'enseignement est bien différent selon que l'on s'adresse à des locuteurs natifs ou que l'on enseigne une langue « étrangère ». D'ordre socio-politique ensuite ; il y aurait certainement quelque risque à vouloir promouvoir à tout prix une langue véhiculaire, fut-ce dans le cadre limité d'une province : imposer le fulfulde aux Musgum ou aux Tupuri serait assez mal venu. Toutefois, là où les langues véhiculaires sont bien acceptées et bien implantées (comme l'arabe en milieu kotoko ou le fulfulde dans le Diamaré), en faire des langues de travail semble tout à fait possible.

TABLEAU VI <p>Connaissance déclarée du français à Maga</p>				
	Niveau scolaire au moins CM1	Parlent un peu français	Parlent bien français ne lisent pas	Total lisent
Tupuri	< 20 %	18,1	3,0	25,7
Divers		15,9	6,8	20,4
Masa	15-5 %	9,0	0,7	17,3
Munzuk		12,5	1,2	7,7
Kotoko		3,4	-	13,7
Wina		3,7	-	11,1
Bege	5 %	6,7	-	1,3
Arabes		1,1	-	3,4
Kanuri		2,8	-	-

Source : Enquête sociolinguistique réalisée auprès des riziculteurs de Maga en novembre 1987. Remarques : Les divers regroupent des populations jeunes provenant souvent du Diamaré ou du Tchad : Giziga, Mofu, Kera, Sara, Mundang, etc. Les Bege parlent un dialecte munjuk, au nord de la zone masa.

Reste enfin l'enseignement du français. Il gagnerait beaucoup à tenir compte de la réalité linguistique environnante. Pour ce faire, il conviendrait d'étudier le français tel qu'il s'écrit et se parle dans la région et de le décrire pour lui-même, comme toute autre langue, et non pas seulement pour ses « particularismes » phonétiques, syntaxiques ou lexicaux, ses « écarts » par rapport à la norme d'un idéal français standard.

Les rapports entre langues vernaculaires, véhiculaires et officielles sont, on l'a vu, très divers selon les régions et les ethnies en contact et très fluctuants. Chaque cas est un cas particulier. Cependant, en nous fondant sur les données du recensement en matière de scolarisation et sur les résultats de notre enquête à Maga, nous pouvons proposer des seuils quantitatifs et des principes pour guider le choix entre ces trois types de langues dans des projets d'alphabétisation et de formation d'adultes.

Français :

- taux de scolarisation supérieur à 35 %
- taux d'analphabétisme inférieur à 80 %

Langue véhiculaire :

- taux de scolarisation inférieur à 30 %
- taux d'analphabétisme supérieur à 85 %
- langue véhiculaire maîtrisée par plus de 60 % de la population

Langue vernaculaire :

- taux de scolarisation inférieur à 30 %
- taux d'analphabétisme supérieur à 85 %
- langue véhiculaire maîtrisée par moins de 50 % de la population
- groupe homogène et numériquement important
- études linguistiques avancées, documents didactiques disponibles.

Cette grille ne saurait être appliquée qu'à des situations bien définies (canton par canton, langue par langue) en tenant compte des données du dernier recensement (cf. carte des taux de scolarisation par canton en 1986 dans *L'enseignement*).

On notera enfin que certaines langues bénéficient d'un système d'écriture standardisé (correspondant aux normes de l'alphabet des langues camerounaises) et de manuels didactiques (livrets d'alphabétisation et de postalphabétisation). Ces manuels ont été élaborés généralement par des missions (catholiques et protestantes) qui ont développé, par ailleurs, toute une littérature religieuse (dont l'inventaire reste à faire). Ces opérations sont parfois relayées, mais trop rarement, par des organismes de développement, tels que la Semry ou la Sodecoton.

État des recherches

L'examen de la bibliographie montre que certaines langues ont été relativement bien étudiées : arabe, fulfulde, kanuri, hausa, parokwa, wuzlam, mafa, zalgwa, mofu-gudur, giziga-nord, gude, munjuk, masa, dzapaw, tupuri. Sur d'autres on ne dispose que d'esquisses descriptives : yedina, lagwan, wandala, galvaxdaxa, giziga-sud, psikye. Enfin, des listes de mots, utiles aux comparatistes, ont été publiées, notamment par J. LUKAS et J. MOUCHET, à partir des années trente.

Il existe une *Bibliographie des langues camerounaises* publiée par D. BARRETEAU, E. NGANTCHUI et T. SCRUGGS (1993). Nous nous limiterons donc à dresser ci-dessous la liste des principales bibliographies ou ouvrages de référence disponibles sur l'aire linguistique qui nous concerne ici et les études mentionnées dans le texte.

Annexe : extrait des listes comparatives

À titre d'exemple, voici les formes des items œuf, nuit, deux et main dans les 58 langues tchadiques parlées au Cameroun et les jugements de cognation formulés par l'attribution d'un même indice d'identité aux formes rattachables, selon nous, à un même étymon.

	ŒUF	NUIT	DEUX	MAIN
1. hausa	2 kwáy	9 dárée	2 bíyú	6 hánnú
2. gbwata	2 kwálé	5 túkú(cé)	3 kpé	4 tǎvé
3. njanyi	2 kúrǎʔí	1 vǎʔá	3 gbǎk	4 ʔwǎdí
4. gude	1 ʔǎlí(n)	1 vǎʔá	2 bǎré	4 cí(n)
5. jimjiman	1 ʔǎzǎlí(n)	1 vǎʔǎ(n)	3 bík	4 cíí(n)
6. zizilivǎkǎn	1 ʔyǎazǎí(n)	1 vǎʔí	1 sǎl	4 cívǎ(n)
7. slarwa	1 ʔǎlyé	1 vǎʔǎkǎ	1 sòorú	4 civé
8. tsuvan	1 ʔǎzǎlé	1 vǎʔé	1 hǎlá	4 civé
9. hya	1 yǎsǎlé	1 fǎdí	3 ǎǎǎé	4 tsǎǎé
10. bana	1 sílǎí	1 vǎrdí	3 bak	4 dǎwǎ
11. psikye	1 síǎlǎ	1 vǎdí	3 bák	4 dzǎwǎ
12. mabas	1 sílǎí	1 ǎrvǎdíǎk	6 hís	4 dzǎvú
13. xadi	1 sílǎíí(k)	1 ǎrvǎdíǎk	6 hǎrá	6 hǎrá
14. ǎovoko	1 síǎsǎ	1 vǎʔé	6 háycò	6 hǎrá
15. galvaxdaxa	1 sílyǎ	1 avǎɖa	3 bíwǎ	4 dǎwǎ
16. wandala	1 slǎyǎ	1 vǎɖyǎ	3 bíwǎ	4 ǎrvǎ
17. parakwa	1 sílǎlé	1 vǎʔǎ(ǎ)	1 sǎrà	6 hǎr
18. matal	1 síǎslǎy	1 vǎʔ	1 sǎlá	6 áhǎl
19. wuzlam	1 síǎslǎy	1 lǎvǎɖ	1 céw	6 áhǎr
20. mada	1 ísǎlé	1 (mǎlá) rǎvǎɖ	1 sǎlá	6 áhál
21. muyang	1 éslǎ	1 (mǎlá) vǎɖ	1 cǔw	6 áhǎr
22. mǎlokwo	1 áslǎléslǎɖ	3 lǎvǎɖ	1 céw	6 áhǎr
23. zalgwa	1 sílǎlé	1 hǎvǎɖ	1 súlò	6 áhǎr
24. gaduwa	1 dǎslé	1 hǎvǎɖ	1 súlò	6 áhǎr
25. dǎgwoɾ	1 slǎy	3 lǎvǎɖ	1 sǎlá	6 láy
26. merey	1 dǎslǎy	1 hǎvǎɖ	1 súlò	6 hǎláy
27. mafa	1 síǎslǎy	1 vǎɖ	1 céw	6 ráy
28. mefele	1 sílǎslǎɖ	1 vǎɖ	1 cécéw	6 há
29. cuvok	1 sílǎslǎy	1 vǎɖ	1 ácéw	6 hà
30. mofu-S	1 sílǎslǎɖ	1 lǎvǎɖ	1 céw	6 hǎr
31. mofu-N	1 sílǎslǎɖ	1 dǎvǎɖ	1 céw	6 hǎr
32. giziga-S	1 tǎsl	1 lǎvǎɖ	1 cǔw	6 hàɖ
33. giziga-N	1 àtǎsl	5 hǎkǎɖ	1 céw	6 hǎɖ
34. mbazla	1 aslay	1 avuɖ	1 cáw	6 hǎɖ
35. mbuko	1 sláy	3 luvoɖ	1 céw	6 áláy
36. pǎlasla	1 zláy	1 lǎvǎɖ	1 céw	6 áláy
37. buwal	1 ǎslǎlé	6 zǎɖǎw	3 bák	2 raǎ
38. gavar	3 ʔǎléf	6 zǎɖú	3 gbǎk	2 rà
39. mbadam	1 míslǎí	6 njoɖo	3 bak	2 ndǎɾa
40. besleri	1 míslǎí	6 zǎɖú	1 súlǎɖ	2 rà
41. daba	1 ndǎzǎlí	1 vǎvú	1 sǎráy	2 zǎlǎ
42. kaɖa	1 dǎɖzǎlé	1 dǎɖǎ	1 súwǎlá	4 vǎ
43. munjuk-S	1 zǎlé	1 dǎvǎk	1 cúlú	8 ǎɾɖ
44. munjuk-N	1 ènzǎlé	1 dǎvǎk	1 cúlú	8 ǎɾǎɾɖ
45. masa	1 zè(nǎ)	2 hǎɖjè(tǎ)	4 màʔ	3 bǎm(nǎ)
46. musey	1 sé(naǎ)	5 jǎké(taǎ)	4 mbǎ	9 kò(nǎ)
47. dzǎpaw	1 sé(ʔé)	5 ndùfùn ?	9 hóǎo	3 bá
48. majǎra	1 ísǎé	1 vǎʔé	1 ǎcò	2 sé í
49. jina	1 ísǎí	3 lǎvǎɖ	1 ícò	7 fǎná
50. mo'e	1 ísǎlén	3 lǎvǎʔɛn	1 ícò	7 fǎná
51. lagwan	1 ísǎlyǎ	1 mvǎɖé	1 sǎǎé	2 slǎɖǎ
52. msar	1 ʔǎɖsǎ	1 mvǎɖí	1 (kí)cò	2 sǎɖé
53. malgbe	1 èncǎ	1 fǎɖé	5 (ʔé)yǎ	2 cè
54. mpada	1 èɖcò	1 fǎɖé	1 (ǎ)ǎsí	2 cé
55. maslam	1 èɖslò	1 fǎɖé	1 (ǎ)ǎsí	2 slè
56. afadǎ	1 ʔǎɖslò	1 fǎɖé	1 (ǎ)ǎsí	2 slé
57. yedina	1 háy(bà)	7 kǎnǎm	5 (kí)í	10 yímáy
58. kera	1 (ke)cǎ(kí)í	8 hí	10 bǎsí	1 (ká)sí

Indications bibliographiques

AWDE (N.), 1988 — « A Hausa language and linguistics bibliography 1976-86 (including supplementary material for other years) ». In : Furniss G., Jaggar J.P. (eds), *Studies in Hausa language and linguistics. In Honour of F.W. Parsons*, London, P. Keagan, African languages-Langues africaines, Occasional publications 3 : 253-278.

BALDI (S.), 1977 — *Systematic Hausa Bibliography*. Rome, Istituto Italo-Africano, Collana di Studi Africani 3, 143 p.

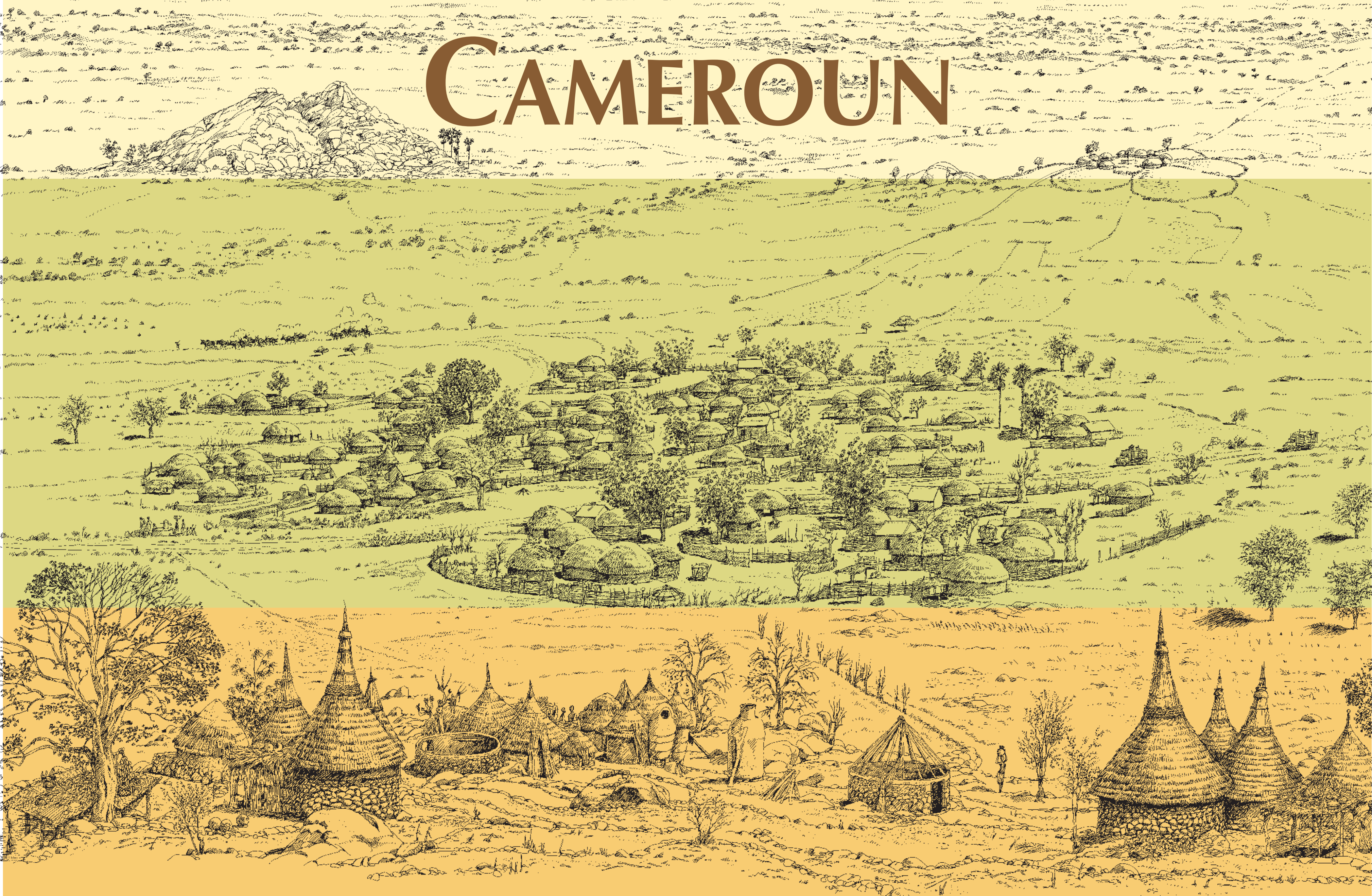
BARRETEAU (D.) avec coll. NEWMAN (P.), 1978 — « Les langues tchadiques ». In : *Inventaire des études linguistiques sur les pays d'Afrique noire d'expression française et sur Madagascar*, Paris, Conseil international de la Langue française : 291-330.

BARRETEAU (D.), JUNGRAITHMAYR (H.), 1993 — « Calculs lexicostatistiques et glottochronologies sur les langues tchadiques ». In : Barreteau D. et von Graffenried C. (éd.), *Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad*, Paris, Orstom Colloques et séminaires : 103-139.

BARRETEAU (D.), NGANTCHUI (É.), SCRUGGS (T.), 1993 — *Bibliographie des langues camerounaises*. Paris, Orstom-ACCT, 270 p., 1 disquette.

BARRETEAU (D.), BRETON (R.), DIEU (M.), 1984 — « Les

ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN



ATLAS
DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD
CAMEROUN

Éditeurs scientifiques

Christian SEIGNOBOS et Olivier IYÉBI-MANDJEK

Coordination des travaux

Christian SEIGNOBOS
Institut de recherche pour le développement, Paris
Olivier IYÉBI-MANDJEK
Institut national de cartographie, Yaoundé

Rédaction cartographique

Christine CHAUVIAT, Michel DANARD, Éric OPIGEZ (LCA)

avec la participation de
S. Bertrand, C. Brun, M.S. Putfin, C. Valton (LCA)
et
R. Akamé, N.C. Ambe, J.R. Kameni, J.M. Leunte, O. Nan Many, G. Vissi, A. Voundi (INC)

Le modèle numérique de terrain a été généré avec le logiciel de
Système d’information géographique Savane de l’IRD
par É. Habert (LCA)

La mise en forme du CD-Rom a été réalisée par
Y. Blanca, É. Opigez et L. Quinty-Bourgeois (LCA)

sous la direction de
Pierre PELTRE
Responsable du Laboratoire de cartographie appliquée (LCA)
IRD Île-de-France, Bondy

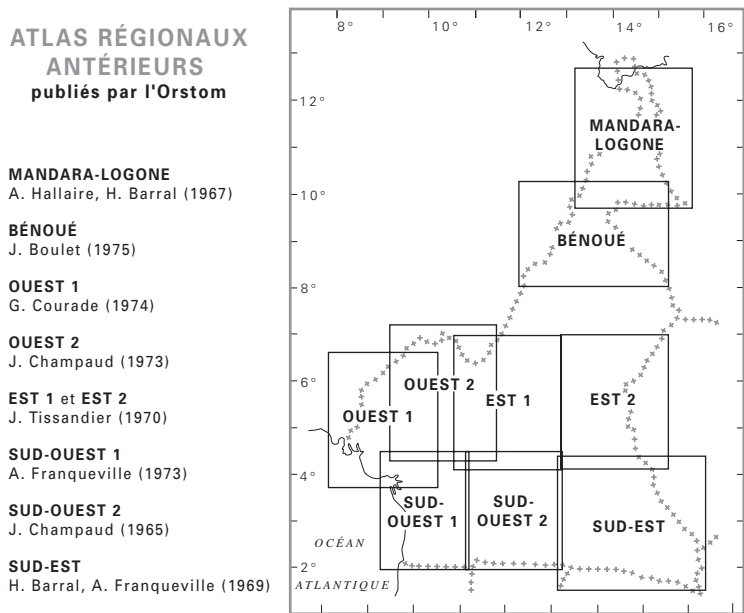
avec la collaboration de
Paul MOBY-ÉTIA
Directeur de l’Institut national de cartographie (INC)
Yaoundé

Maquette de couverture
Christian et Fabien SEIGNOBOS

Secrétariat d’édition
Marie-Odile CHARVET RICHTER

Références cartographiques

Fond topographique extrait et mis à jour à partir des cartes à l’échelle de 1 : 500 000,
Fort-Foureau, feuille ND-33-S.O., Institut géographique national, Paris, 1964,
Maroua, Centre cartographique national, Yaoundé, 1975.



Le code de la propriété intellectuelle (loi du 1^{er} juillet 1992) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.